

LA DANSE DU SERGENT MUSGRAVE...

Un décor de cauchemar sur lequel tranche la tunique rouge des soldats de Sa Majesté la Reine d'Angleterre, une ville minière en grève, bloquée par les neiges, et nous avançons dans la pièce comme dans un brouillard.

Des paroles énigmatiques trouveront, scène à scène, leur explication.

Les personnages aussi se révéleront lentement au spectateur, mais l'auteur n'a-t-il pas voulu qu'ils se révèlent lentement à eux-mêmes.

Donc, dans cette ville où la guerre est déclarée, toutes les puissances de l'ordre coalisées: maire, policier, clergyman, face à une population farouche, un sergent et trois hommes débarquent.

Que viennent-ils y faire?

Assurer l'ordre? Réprimer la grève?

Non, le maire a un autre plan: faire recruter des hommes pour l'armée et notamment les meneurs. Il reste prêt à payer leur enrôlement d'une forte somme, lui qui refuse, en tant que propriétaire de la mine, de céder à leurs exigences.

Cependant, et c'est là tout le caractère fantastique de la pièce, le sergent Musgrave et ses hommes sont des déserteurs.

Lui, un illuminé démentiel, qui veut faire régner le bien par le mal, un mystique qui se croit l'envoyé de Dieu, pour une mission qualifiée par lui de logique.

Les autres, des malheureux gorgés de massacre, écœurés de guerre et qui subissent, même dans la désertion, son ascendant et sa discipline

Le premier des hommes, un bagarreur qui veut communiquer sa folie de meurtre à tout le royaume, le deuxième, un gamin parti venger un ami tombé dans la lutte et le dernier enfin, à la suite d'une trahison d'amour, ayant pris l'uniforme comme on prend une cuite, s'élèvera, dans l'horreur des massacres et des tortures, au refus de la violence et du crime de toutes les guerres.

Autour d'eux le cabaret vide en raison du chômage, la fille à soldats, les ouvriers grondants comme des loups affamés et le braillard, faux jeton, applaudissant à tout selon les circonstances.

Ainsi le quatuor grinçant des soldats ira vers la mission du sergent Musgrave, vers le miracle (différent pour chacun d'eux) et qui ne s'accomplira pas.

Tel est le thème de cette pièce qui a fait hurler toute la presse de droite, indignée des attaques portées à l'armée, au clergé et à la propriété, indignée des allusions qu'elle contient, et qui s'est donné le ridicule de crier au scandale parce que le portrait est trop ressemblant.

Pourquoi ne peut-on décrire un salaud sans qu'un homme se reconnaisse?

Pourquoi une pièce écrite sur l'histoire des crimes de l'autre siècle fait-elle sursauter les puissants de ce siècle-ci?

Je ne prétends pas l'œuvre de John Arden sans défaut; on peut lui reprocher un caractère chaotique, des disproportions, des contradictions même; mais, avec tout cela, elle constitue un morceau puissant traversé de scènes fulgurantes, sordides ou douloureuses, mais d'où l'humanité jaillit sublime ou pitoyable.

Quelle étincelle de vie lui manque-t-il pour atteindre au chef-d'œuvre, et en raison de quoi?

Est-ce dû à une traduction toujours asséchante et dont la transposition ne trouve pas (ou bien rarement) l'équivalent du génie propre à chaque langue?

Dois-je en accuser les chants qui viennent rompre l'action, le rythme et l'unité de l'œuvre?

Ces réserves faites, il n'en reste pas moins que «*La danse du Sergent Musgrave*» compte parmi les pièces à voir et à revoir (ce que j'ai déjà fait avant d'écrire cette critique), qu'elle surprend, parce qu'elle constitue peut-être une date dans l'histoire du théâtre. J'engage tous nos lecteurs à en juger eux-mêmes.

La pièce est défendue par une troupe solide parmi lesquels certains interprètes sont mieux que de bons acteurs, de grands acteurs.

Maurice LAISANT.
